

DINER DE PAQUES



ST. LADO.

I
Jacko, singe de la plus belle venue, était paisiblement occupé à prendre son propre dîner à la table de ses patrons absents, tandis que Carlo et Gyp déplorait amèrement le sort qui ne leur permettait pas d'en faire autant.

A CELLES QUI SONT SEULES

L'orgue brame des airs moroses,
Les concierges sont prévenants,
Et "roses" vous couvrent de roses,
C'est le calme après les autans ;

Les cochers de fiacres eux-mêmes
Pour qui l'homme n'est que colis
Ont remplacé les anathèmes
Par des courtoisies très poltes ;

Les barbiers ont pour vos affaires
Un coup de brosse exubérant,
Et ce jour-là les cuisinières
Renoncent presque au sou du franc ;

Les enfants, conduits par la bonne,
Vous déçoient des fabliaux,
Et les journaux, pour qu'on s'abonne,
Vous offrent de petits cadeaux ;

Mais par ces heureuses journées
On les fronts n'ont pas un seul pli,
On repense aux abandonnées
Qui restent seules dans l'oubli ;

A Celles qui n'ont pas de tête,
Pas d'ami pour parler tout bas,
Qui passent en baissant la tête,
Qu'on coudoie et qu'on ne voit pas ;

Aux gentils trotteurs sans famille
Qui s'arrêtent dans leurs hallons

Devant la boutique qui brille
Comme aux lampes les papillons ;

Aux orphelines douloureuses
Qui n'ont pas de jolis jouets,
Ni les chansons mystérieuses
Que nous fredonnent les rouets ;

Mais surtout on songe aux très vieilles
Dont la Camarde ne veut pas,
Et qui comptent durant leurs veilles
Les pauvres ans morts sous leurs pas ;

Qui, comme des fleurs immortelles,
Sans souvenirs et sans parfums,
N'ont que le néant autour d'elles
Et l'oubli des amis défunts...

Au seuil des nouvelles années,
Tout en fleurs le long du chemin,
A ces pauvres abandonnées,
Que les heureux tendent la main.

ENVOI

Petite veuve toute blonde,
Blonde comme l'aube d'un jour,
Tu n'es pas seule dans le monde,
Si ton cœur est fleuri d'amour.

JACQUES REDELSPERGER

COIFFEUR ANGLO-SAXON

Tout change, excepté les barbiers : leur entourage, leurs manières, restent toujours les mêmes. La première impression que l'on éprouve en entrant chez un barbier reste toujours la même pour toute la durée de notre vie.

Je me fis raser ce matin comme d'habitude. Comme je m'apprêtais à entrer dans la boutique, un monsieur passa devant moi. C'est ce qui arrive toujours.

Je me dépêchai, mais il ouvrit le premier la porte et me devança d'un

pas ; je marchai sur ses talons et le vis prendre la seule chaise vacante desservie par le plus habile des garçons. C'est encore ce qui arrive d'ordinaire. Je m'assis, espérant hériter de la chaise appartenant au plus capable des deux qui restaient, car celui-ci était déjà en train de peigner son homme, tandis que son camarade n'avait pas encore fini de frictionner la tête du sien.

Avec le plus grand intérêt, je suivais attentivement les chances probables que j'avais. Quand je vis que le numéro 2 gagnait du terrain sur le numéro 1, mon intérêt devint de la sollicitude. Le numéro 1 étant venu à s'interrompre un moment, par délivrer un ticket à un nouveau venu, perdit du terrain dans la course, et ma sollicitude dès lors tourna à l'anxiété.

Lorsque le numéro 1, poursuivant sa besogne, en arriva, comme son camarade, à enlever le peignoir de son client, à épouseter la poudre de riz de ses joues et que tous deux simultanément s'apprêtèrent à proférer le traditionnel : "A qui le tour, messieurs", ma respiration s'arrêta.

Mais, au moment palpitant de la lutte, le numéro 1 s'arrêta pour passer plusieurs fois le peigne dans les sourcils de son client ; je compris que la cause était perdue pour lui, je me levai indigné et quittai la boutique pour éviter de tomber aux mains du numéro 2, car ce numéro 2 avait une physionomie repoussante.

Je revins au bout d'un quart d'heure, espérant être plus heureux, mais hélas ! Toutes les chaises étaient occupées maintenant, et quatre personnes attendaient silencieusement leur tour, l'air morne et ennuyé, comme quiconque attend son tour dans la boutique d'un barbier. Je m'assis sur un vieux canapé et tachai de tuer le temps en lisant toute espèce d'annonces suspendues à la muraille, concernant la teinture et la conservation des cheveux.

Ensuite, je lus les noms huileux étiquetés sur de vieux flacons à rhum devenus propriétés privées des clients ; puis les numéros, ainsi que les noms des particuliers, sur les plats à barbe, réservés, rangés dans des caissons. Après quoi, je me livrai à de profondes études sur les tableaux à bon marché et salis qui décoraient la salle, représentant entre autres des batailles, le portrait du nouveau président, de voluptueuses sultanes, et l'éternelle et fatigante jeune fille mettant les lunettes sur le nez de son grand père, rageant *in petto*, contre le joyeux canari et le distrayant perroquet, dont peu de boutiques de barbiers sont exemptes.

Finalement, je me mis à fouiller dans les journaux illustrés, éparpillés sur une table et à en retirer les moins endommagés datant de long'emps, et me rappelant des épisodes oubliés.

Enfin ce fut à mon tour.



II

Mais Carlo, ayant réfléchi qu'il avait tout autant de droit que Jacko au festin servi, s'était décidé à en prendre sa part ; ayant fait mine de monter sur une chaise...